

vêtement, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de leur pauvreté, les peuples n'étaient occupés que de leur subsistance. Ceux qui étaient éloignés de l'Orénoque vivaient de chasse, de reptiles, de fruits sauvages. Si, ce qui ne paraît pas vraisemblable, quelques-uns joignaient à ces alimens les produits de l'agriculture, ce devait être bien peu de chose dans des contrées où l'on n'avait qu'un bâton pour labourer la terre, que des haches de pierre pour abattre des arbres qui, brûlés ou pourris, laissaient un espace propre à former un champ.

La vie des habitans, fixés ou errans sur les rives du fleuve, était moins laborieuse et moins précaire. Toutes les saisons leur offraient des poissons aussi variés que délicats. Telle était leur abondance, qu'il ne fallait ni filets, ni adresse pour en prendre. Si quelque circonstance rendait la pêche difficile, les lacs et les marais formés par des inondations annuelles offraient une ressource qui ne manquait jamais. Les tortues, multipliées au-delà de toute expression, attiraient, à l'époque de leur ponte, des nations plus ou moins enfoncées dans leurs forêts. Ces sauvages ne faisaient pas seulement leur nourriture unique de ce mets agréable et salubre durant leur séjour; le souvenir de leur misère passée, le désir de prévenir leurs besoins futurs, les déterminaient à en emporter une grande quantité qu'ils avaient fait sécher au feu ou au soleil.

Les femmes étaient dans l'oppression sur l'Orénoque comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté et de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendrait rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle et maternelle n'attachait les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais, avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée et la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumées à manier des armes ou la rame se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

XVII.
Quelle fut
la condition
des femmes
sur les bords
de l'Oréno-
que,
et quelle elle
est encore.

Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs désirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble.

Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'existait pas chez les peuples sauvages, qui était peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles. L'inégalité, qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération. Alors les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire; et cette nécessité attire des égards aux femmes, et leur donne quelque dignité.

Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes, que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation, ne les a pas encore dégoûtées des oc-

cupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure sont la récompense d'une conduite si estimable.

Vient enfin le temps où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent. La vie retirée ne leur convient plus. Il leur faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'âme de tous les plaisirs et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme, et la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans, confiés en naissant à des mercenaires, ne sont plus un lien, et que l'inconstance, qui n'aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages,

influe sur la tranquillité domestique, et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale, et de l'extinction de toutes les affections honnêtes.

La tyrannie exercée contre les femmes, sur les rives de l'Orénoque encore plus que dans le reste du Nouveau-Monde, doit être une des principales causes de la dépopulation de ces contrées si favorisées de la nature. Les mères y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfans meurent d'une hémorrhagie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses néophytes venait de commettre un pareil assassinat, alla la trouver pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre; ce qu'elle fit en ces termes :

« Plût à Dieu, père, plût à Dieu qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût eu assez d'amour et de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée lorsque je naquis, je serais morte, mais je n'aurais pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus malheu-

« reuse des conditions. Combien j'ai souffert ! et qui sait ce qui me reste à souffrir ?

« Représente-toi, père, les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc et leurs flèches : nous y allons, nous, chargées d'un enfant que nous portons dans une corbeille, et d'un autre qui pend à nos mammelles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poisson : nous bêchons la terre, nous ; et, après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau : nous, nous leur apportons des racines pour leur nourriture et du maïs pour leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis : nous, nous allons chercher du bois et de l'eau pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment : nous, nous passons la plus grande partie de la nuit à moudre le maïs et à leur faire la chicha. Et quelle est la récompense de nos veilles ? Ils boivent, et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux et nous fou-
lent aux pieds.

« Ah ! père, plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant ! Tu sais toi-même si nos plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours : mais notre plus grand malheur, tu ne saurais le connaître. Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari

« comme une esclave, aux champs accablée de
 « sueurs, et au logis privée de repos. Cependant il
 « est plus affreux encore de le voir au bout de
 « vingt ans prendre une autre femme plus jeune
 « qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle.
 « Elle frappe nos enfans. Elle nous commande.
 « Elle nous traite comme ses servantes; et au
 « moindre murmure qui nous échapperait, une
 « branche d'arbre levée..... Ah! père, comment
 « veux-tu que nous supportions cet état? Qu'a de
 « mieux à faire une Indienne que de soustraire
 « son enfant à une servitude mille fois pire que
 « la mort? Plût à Dieu, père, je te le répète, que
 « ma mère m'eût assez aimée pour m'enterrer
 « lorsque je naquis! mon cœur n'aurait pas tant
 « à souffrir ni mes yeux à pleurer. »

xviii.
 État de la
 colonie espa-
 gnole formée
 sur les rives
 de l'Oré-
 noque.

Les Espagnols, qui ne pouvaient s'occuper de toutes les régions qu'ils découvraient, perdirent de vue l'Orénoque. Ce ne fut qu'en 1535 qu'ils entreprirent de le remonter. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchaient, ils le méprisèrent. Cependant le peu d'Européens qu'on y avait jetés s'adonnèrent à la culture du tabac avec tant d'ardeur, qu'ils en livraient tous les ans quelques cargaisons aux bâtimens étrangers qui se présentaient pour l'acheter. Cette liaison interlope fut proscrite par la métropole, et des corsaires entreprenans pillèrent deux fois cet établissement sans force. Ces désastres le firent oublier. On s'en ressouvint en 1753. Le chef d'escadre Nicolas

d'Yturiaga y fut envoyé. Cet homme sage établit un gouvernement régulier dans la colonie qui s'était formée insensiblement dans cette partie du Nouveau-Monde.

En 1571 on voyait sur les rives de l'Orénoque treize villages qui réunissaient quatre mille deux cent dix-neuf Espagnols, métis, mulâtres ou nègres; quatre cent trente-une propriétés; douze mille huit cent cinquante-quatre bœufs, mulets ou chevaux.

A la même époque, les Indiens qu'on avait réussi à détacher de la vie sauvage étaient répartis dans quarante-neuf hameaux.

Les cinq qui avaient été sous la direction des jésuites comptaient quatorze cent vingt-six habitans, trois cent quarante-quatre propriétés, douze mille trente têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des cordeliers comptaient dix-neuf cent trente-quatre habitans, trois cent cinq propriétés, neuf cent cinquante têtes de bétail.

Les onze qui sont sous la direction des capucins aragonais comptaient deux mille deux cent onze habitans, quatre cent soixante-dix propriétés, cinq cent sept têtes de bétail.

Les vingt-deux qui sont sous la direction des capucins de Catalogne comptaient six mille huit cent trente habitans, quinze cent quatre-vingt-douze propriétés, quarante-six mille têtes de bétail.

C'était en tout soixante-deux peuplades, seize mille six cent vingt habitans, trois mille cent quarante-deux propriétés, soixante-douze mille trois cent quarante-une têtes de bétail.

Jusqu'à ces derniers temps, les Hollandais de Curaçao trafiquaient seuls avec cet établissement. Ils fournissaient à ses besoins, et on les payait avec du tabac, des cuirs et des troupeaux. C'était à Saint-Thomas, chef-lieu de la colonie, que se concluaient tous les marchés. Les noirs et les Européens faisaient les leurs eux-mêmes : mais c'étaient les missionnaires seuls qui traitaient pour leurs néophytes. Le même ordre de choses subsiste encore, quoique depuis quelques années la concurrence des navires espagnols ait commencé à écarter les navires interlopes.

Il est doux d'espérer que ces vastes et fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, et que les semences qu'on y a jetées produiront, un peu plus tôt un peu plus tard, des fruits abondans. Entre la vie sauvage et l'état de société, c'est un désert immense à traverser; mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce il n'y a que des pas à faire. Le temps, qui accroît les forces, abrège les distances. Le fruit qu'on retirerait du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donnerait des richesses à l'Espagne.

Les provinces qu'on vient de parcourir ont trois cents lieues de côte, et s'étendent soixante

ou quatre-vingts lieues dans l'intérieur des terres. Leur climat varie, des chaleurs ordinaires sous la zone torride jusqu'au terme de la glace. L'air, trop corrompu en quelques endroits, est ordinairement assez sain. De vastes plaines où la nature seule a formé d'excellens pâturages; des vallées profondes, la plupart fertiles; des montagnes plus ou moins élevées, plus ou moins arides, coupent le pays. Sur ce sol immense croissent des bois propres à la construction des vaisseaux et des ouvrages de marqueterie; sur ce sol errent de nombreux troupeaux qu'on pourrait encore beaucoup multiplier. Les productions particulières à l'Europe réussissent en plusieurs expositions; et presque partout peuvent prospérer le sucre et les autres denrées qui depuis si long-temps enrichissent l'archipel américain. L'approche des rivages n'est pas dangereuse; les ouragans ne se font jamais sentir. Il est sans exemple que les raz de marée aient causé quelque dommage. Les rades sont sûres et très-multipliées. La population est formée par deux cent mille créoles espagnols, par cent mille affranchis ou gens de couleur, par soixante mille Indiens, et par quarante mille esclaves. Combien quatre cent mille hommes exploitant une région qui peut être regardée comme vierge, et où la végétation est prodigieuse, devraient créer de richesses! Cependant ils n'envoient presque rien à leur métropole, et ne lui demandent presque rien. La cour d'Espagne ne

remontera jamais assez tôt à la source du mal ; elle y appliquera toujours trop tard le remède convenable.

XIX.
Courte
description
du nouveau
royaume de
Grenade.

Derrière les côtes très-étendues dont nous venons de parler, et dans l'intérieur des terres, est ce que les Espagnols appellent le nouveau royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuse. Son climat est plus ou moins humide, plus ou moins froid, plus ou moins chaud, plus ou moins tempéré, selon la direction des branches des Andes qui en coupent les différentes parties. Peu de ces montagnes sont susceptibles de culture ; mais la plupart des plaines, la plupart des vallées qui les séparent offrent un sol fertile.

Même avant que les Espagnols eussent pénétré dans cette région, on y voyait, entre des peuplades errantes, des nations sédentaires gouvernées par des chefs plus ou moins absolus. Elles avaient élevé des bourgades considérables, bâti des habitations commodes, acquis quelques arts de nécessité première, assez perfectionné l'agriculture pour qu'elle pût fournir à leurs besoins. Des lois ou des usages y assuraient les propriétés. On y adorait le soleil et la lune, et ces divinités avaient des temples et des prêtres. La civilisation était encore plus avancée dans Bogota que dans le reste du pays. Son souverain avait des états étendus, une espèce de cour, de gros revenus, et comptait parmi ses tributaires un grand nombre

de puissans caciques. La vénération qu'on avait pour lui était extrême. Il la devait principalement à la superstition. Les membres de la famille régnante étaient élevés dans un sanctuaire respecté, où les ministres de la religion ne négligeaient rien de ce qui pouvait entretenir ou augmenter le respect qu'avaient les sujets pour le caractère sacré de leurs maîtres.

Gonzale Ximénès de Quesada, chargé d'ajouter ces vastes contrées aux conquêtes déjà trop étendues de la Castille, partit de Sainte-Marthe le 5 avril 1536 ; et, après six ou sept mois de fatigues, de misère, de combats, il arriva, au commencement de l'année suivante, sur le territoire qu'il se proposait d'asservir. Des huit cent quatre-vingt-cinq soldats espagnols qui l'avaient suivi, il ne lui en restait que cent soixante-six. Les Indiens qui portaient le bagage avaient encore plus généralement péri. Ces malheurs ne l'empêchèrent pas de poursuivre son entreprise. Il compta sur la discipline de ses troupes, sur ses armes à feu, sur ses brillans coursiers, moyens qui avaient si bien servi les autres capitaines de sa nation ; et l'événement ne trompa point ses espérances. Après avoir dissipé sans de grands efforts les forces qui osèrent l'attaquer dans quelques défilés, ou au passage des rivières, il se trouva sous les murs de Bogota. La prise de cette place, la plus peuplée, la plus riche, la plus fortifiée de cette partie du nouvel hémisphère,